

Situations et configurations transférentielles limites

rené roussillon

Dans la foulée de ses précédents essais sur les situations limites, l'auteur introduit une nouvelle notion, celle du retour du clivé, en résonance avec celle de retour du refoulé chez S. Freud. Il en situe la genèse dans des textes de S. Freud, de Ferenczi et surtout de Winnicott. Il montre que le défaut de symbolisation de certaines souffrances identitaires-narcissiques affecte non seulement l'organisation du Moi mais aussi l'appareil à fantasmer et décrit les effets du clivage sur ce type de fonctionnement psychique. L'exemple de Marie viendra appuyer cette théorisation particulièrement éclairante en ce qu'elle montre l'importance pour l'analyste ou le psychothérapeute d'occuper et de symboliser la part manquante du sujet, tout en assumant le manque de l'objet.

Avant d'aborder le vif du sujet que propose mon titre, ou plutôt pour pouvoir aborder celui-là en bonne position, deux préalables me semblent nécessaires.

Le premier concerne la question du diagnostic, implicitement convoquée dans celle de la spécificité des transferts chez les états limites ou des transferts narcissiques. La mise en analyse d'une configuration transférentielle, quelle qu'elle soit, suppose que toute perspective structurale soit suspendue pour laisser la place à une perspective plaçant l'historicité en position organisatrice. De ce point de vue, il ne saurait y avoir de sujet état-limite en analyse. Il ne saurait y avoir qu'un sujet ayant rencontré un certain nombre de conjonctures historiques à l'origine de certaines difficultés dans le travail de symbolisation de l'histoire vécue et, partant, un sujet présentant certaines difficultés dans l'appropriation subjective des enjeux pulsionnels, narcissiques ou objectaux qui s'y trouvaient engagés. On souffre du non-approprié de l'histoire et ceci, que l'on soit réputé névrotique, psychotique ou état-limite. On guérit en symbolisant ces fragments de l'histoire et en les intégrant dans la trame de l'organisation subjective. On souffre de réminiscences, on guérit en se souvenant; en se rappelant, on peut rejouer, répéter autrement, ce que les particularités des conjonctures historiques ou relationnelles antérieures ont fixé et enkysté dans notre psyché.

Cette première condition préalable, soulignons-le, est un impératif catégorique de toute cure psychanalytique. Elle s'avère particulièrement cruciale lorsque les conjonctures transférentielles sur lesquelles doit porter l'analyse comportent, de manière centrale, un trouble de l'identité, un trouble important de la régulation narcissique. Celles-ci sont, en effet, particulièrement sensibles à tout effet de savoir préalable, à tout effet de prédiction qui se réalise, dans la mesure même où l'un de leurs aspects les plus déterminants concerne précisément une certaine

difficulté dans la capacité de se définir en fonction du désir de l'autre, ou des images et représentations que l'autre peut se faire d'elles.

La souffrance identitaire-narcissique, qu'elle apparaisse dans une cure où son analyse représente l'enjeu central du processus analytique, ou qu'elle ne représente que l'un des enjeux ponctuels de celle-ci, témoigne, en effet, d'une difficulté dans l'organisation de la réflexivité, dans l'organisation du miroir interne du Moi et de la subjectivité, qui va colorer de ses particularités toute relation investie avec l'autre et, donc, en particulier avec le psychanalyste ou le psychothérapeute. En difficulté avec la définition de soi, avec une définition de soi non stabilisée, confrontée au paradoxe d'une identité sans cesse pas assez ou trop identique à elle-même, d'une identité dont la représentation dynamique d'incomplétude est en défaut, le narcissisme, ou la zone du défaut fondamental du narcissisme, tend à infiltrer de sa question, et de la clôture de celle-ci, toute relation particulièrement investie ou référentielle. Transférée au sein d'un dispositif analysant, elle génère alors un mode de transfert paradoxal par nature. C'est pourquoi il me paraît relativement antinomique de traiter du transfert des états-limites, car il me semble que nous sommes alors confrontés à un état-limite du transfert lui-même, et qu'il me paraît préférable de décrire des situations limites de la psychanalyse ou du travail psychanalytique.

Ces situations limites concernent le moment où, qu'il s'agisse du processus transférentiel d'un sujet réputé état-limite ou d'un sujet réputé névrotique ou même psychotique, s'actualise dans le transfert l'une des problématiques essentielles de la régulation narcissique ou de l'identité. Parler de situation limite ne préjuge donc pas d'un diagnostic structural, mais plutôt d'un diagnostic de situation, d'un diagnostic de configuration transférentielle.

Une seconde difficulté de la question concerne le type d'histoire réminiscente engagée dans les conjonctures transférentielles qui nous occupent. S'il peut arriver qu'une époque particulière soit impliquée dans la répétition transférentielle des situations limites, que celles-ci réfèrent singulièrement à un moment précis de l'histoire du sujet, à un moment traumatique, la plupart du temps c'est plus à une histoire relationnelle qui a lentement distillé, par petites touches successives, un traumatisme cumulatif que nous devons rapporter l'intelligibilité de ce qui se rejoue sur l'arène du transfert. C'est cette particularité d'une inscription à la fois historique - c'est-à-dire passée - et en même temps ininscriptible dans une histoire précise, datable, cernable autour d'un événement particulier qui confère au transfert son aspect structural.

Mon **second préalable** concerne la conception du travail psychanalytique sous-tendue par ma réflexion. Plus qu'à n'importe quel contenu particulier, celle-ci réfère au travail de symbolisation de l'histoire vécue, comme je le laissais entendre plus haut. La symbolisation est ici considérée comme le vecteur principal de l'appropriation subjective, telle qu'elle est impliquée dans la célèbre formule de S. Freud de 1932 qui représente la direction nouvelle du travail psychanalytique après le tournant de 1920 : *Wo es war soll ich werden*. Dans cette perspective, la

psychanalyse vise à optimiser les capacités de symbolisation du sujet-analysant, ce qui ne préjuge pas d'un point d'aboutissement particulier de ce travail, mais désigne une direction de celui-ci.

Dans cette optique, le transfert à analyser apparaît comme relatif à l'histoire de la symbolisation, à celle de ses avatars traumatiques encore plus qu'à celle de ses réussites. Dans la zone des souffrances identitaires-narcissiques sur laquelle nous centrons notre réflexion, le traumatisme de la symbolisation a été primaire, c'est-à-dire que l'expérience en question, expérience de soi en rapport avec l'objet, n'a pas pu être représentée ni symbolisée, que le sujet n'a eu d'autre recours pour survivre à ce à quoi il était confronté, que de se retirer de lui-même. Autrement dit, l'expérience n'a pas été refoulée, ce qui suppose qu'elle ait pu être mise au présent du Moi, donc symbolisée et représentée même *a minima*, mais clivée de la subjectivité.

Cette affirmation mérite quelques précisions pour être pleinement intelligible. Le concept de clivage du Moi tel que je viens de l'utiliser, est celui qui dérive de l'utilisation que S. Freud suggère dans l'*Abrégé* (1938). Ce concept a une extension plus vaste que celle qu'il soutient dans l'article *Le clivage du Moi dans le processus de défense*. Dans l'article de 1937 consacré au clivage, S. Freud réfère surtout celui-ci à la problématique de la perversion fétichique. C'est à partir de la suture fétichique qu'il infère celui-ci, *a posteriori*, et c'est la conjoncture clinique qui se prête le mieux à la description clinique du moment. Cependant, le fétiche montre moins le clivage lui-même que la manière dont la psyché a cicatrisé celui-ci.

Dans la ligne que S. Freud suggère dans l'*Abrégé de psychanalyse* (1938), le concept de clivage du Moi doit pouvoir être dégagé de la simple clinique du fétiche, pour recevoir un statut théorique plus considérable. Le fétichisme n'est qu'un cas particulier des effets du **traumatisme primaire**, il est caractérisé par la manière dont un trouble identitaire-narcissique vient infiltrer un comportement sexuel, il témoigne de la liaison ainsi effectuée entre d'un côté, la faille narcissique primaire liée à une forme de blessure de la féminité primaire (D.W. Winnicott) et de l'autre, la question de la forme du sexe féminin qui devient ainsi une représentation, ou mieux un représentant, de cette faille narcissique, de cette blessure de la symbolisation primaire, de ce **manque à être**.

Au-delà de cette forme singulière, la catastrophe identitaire dont il s'agit concerne l'impossibilité pour le sujet de donner un statut représentatif à certaines expériences, fondamentales pour son identité ou pour la régulation de son narcissisme, qui affectent son sentiment d'être, son essence même. Je propose donc de considérer que **le concept de clivage du Moi est le processus référentiel des pathologies du narcissisme et de l'image de soi**. Bien sûr, le refoulement affecte aussi le narcissisme, il a des effets narcissiques sur le sujet, mais il n'est pas caractéristique de la pathologie du narcissisme elle-même, il n'affecte le fonctionnement « auto » du sujet que secondairement, pas de manière organique. **Le clivage concerne la pathologie de l'être, pas celle de l'avoir, il concerne le**

manque à être et pas le manque comme organisateur du désir et de la pulsion, ceci même si l'un peut renvoyer à l'autre dans certaines conjonctures du fonctionnement psychique.

Les expériences sous-jacentes à la souffrance identitaire-narcissique peuvent être caractérisées par un certain nombre de traits spécifiques. Ce sont des **expériences de souffrance** qui affectent la définition de soi ou plutôt l'impossible définition de soi; ce sont des expériences paradoxales dont le paradoxe, mis en passe par quelque caractéristique de la conjoncture historique, ne peut être toléré. **Elles ne peuvent être représentées**, dans une forme qui soit potentiellement compatible ou conflictualisable avec le reste de l'expérience. Elles sont donc **sans issues** et, partant sans fin. Sans issues représentatives ou symboliques, mais aussi sans issues d'une autre sorte (perceptivo-motrice, par exemple, comme dans la phobie). Mis dans l'impossibilité de tolérer l'expérience, dans l'impossibilité de la symboliser, dans l'impossibilité de la fuir en se préservant, le sujet n'a eu d'autre recours que **de se couper de la partie de lui** en contact avec la réalité de l'expérience. Il s'est clivé d'une partie de lui-même essentielle à son identité, devenant ainsi en manque de soi.

L'impossibilité de symboliser cette expérience centrale a eu non seulement un effet de manque à représenter ponctuel, mais a affecté les capacités représentatives elles-mêmes, l'appareil de symbolisation lui-même, le cadre de la symbolisation psychique. Le trouble n'est donc pas présent sous la forme d'un fantasme particulier, d'une représentation singulière, c'est l'appareil à fantasmer qui est atteint dans sa capacité à produire des figurations liantes, c'est le fonctionnement psychique qui se trouve être confronté à un vide, et aux réactions contre ce vide, qui porte la trace du manque à représenter. À toute réactivation de la zone traumatique primaire ainsi impliquée, le sujet va être tenté de réagir par les affects afférents au défaut de représentation et de représentativité, au vécu de blessure qu'il génère : **l'envie, la honte et la rage narcissique**, toutes trois potentiellement destructrices et désorganisatrices.

Je viens de synthétiser les éléments qui me paraissent sous-jacents à la pathologie narcissique-identitaire, ceux qui me paraissent communs aux multiples formes que celles-ci vont cliniquement prendre, le fond du problème qui va devoir être mis au centre du transfert. Bien sûr, sur ce fond-là vient ensuite se greffer toute une série de conséquences qui vont affecter plus ou moins sérieusement le reste de l'activité psychique. Les auto-érotismes seront en difficulté ou prendront des formes distordues et peu utilisables pour l'intégration, la relation à l'autre sera affectée par la nécessité de trouver en celui-lui, perceptivement, ce qui n'est pas représenté au-dedans, réceptivité et activité seront infiltrées par les enjeux narcissiques compensatoires, etc.

Ce qui va déterminer l'allure clinique de la pathologie du narcissisme concerne moins ce fond-là, et l'ensemble de ses conséquences, que la solution que la psyché va tenter d'apporter à la menace permanente que fait encourir à la psyché sa partie non intégrable. Car il ne suffit pas de s'être clivé de l'expérience traumatique, il

faut en plus tenter de se prémunir contre ce que je serais tenté d'appeler, par analogie avec la dialectique du refoulement, le **retour du clivé**. Le clivage en lui-même ne peut être une solution définitive dans la mesure où ce qui est ainsi exclu de la subjectivité est particulièrement soumis à la **compulsion de répétition** et particulièrement activable de manière hallucinatoire, dans la mesure où elle concerne un pan essentiel de l'identité.

Cependant l'analogie avec le couple refoulement/retour du refoulé, si elle permet de configurer commodément une représentation du processus, ne peut être poussée très loin, car les enjeux des fonctionnements psychiques impliqués varient de manière considérable du fait des types de négativité mobilisés.

Le retour du refoulé s'effectue dans l'ordre représentatif, il s'effectue sous forme de représentations de choses déplacées, déguisées, réorganisées pour mieux franchir la censure qui leur barre l'accès direct au système préconscient. Le retour du refoulé concerne le retour représentatif de quelque chose qui a été répudié du préconscient du Moi, mais qui reste néanmoins conservé au sein du Moi, de quelque chose qui revient, déplacé, de la partie inconsciente de celui-ci. D'un bout à l'autre du processus, nous sommes dans le champ représentatif, dans le champ des formes de la symbolisation. La négativité concernée est celle de la dénégation, celle qui précisément implique le symbole ou la symbolisation. Par essence le symbole est et n'est pas semblable à lui-même, il veut dire autre chose que ce qu'il dit, ce qui permet de tolérer les formes éventuelles de paradoxe qui peuvent s'y loger, et les transformer dans les figures d'une simple conflictualité. L'identité, paradoxale dans son essence, diabolique, comme aimait à le dire S. Freud, trouve dans l'exercice de la symbolisation, et de la non-identité à soi qu'elle suppose, une issue à ses antinomies fondamentales, à ses alternatives violentes et désorganisatrices.

Les formes du retour du clivé ne présentent pas les mêmes caractéristiques, ni les mêmes effets de générativité métaphorisante. Elles ne se laissent que mal dériver associativement. Comme nous le verrons plus loin, c'est surtout dans le champ sensori-perceptivo-moteur qu'elles marquent leurs effets, abusant la subjectivité sur leur véritable nature. Aussi bien, les formes de défenses mises en place par le Moi sont-elles, elles aussi, différentes de celles qui conviennent pour le champ représentatif et ses avatars.

La notion de retour du clivé n'est pas très courante dans la littérature psychanalytique, je crois même que je suis le premier à la proposer sous cette forme. Elle me paraît particulièrement heuristique pour introduire la question des défenses narcissiques du psychisme contre le retour de ce qui a été soustrait radicalement à la symbolisation primaire et pour penser ainsi son devenir intrapsychique et intersubjectif. Pourtant, sous des appellations différentes et multiformes les défenses contre le retour du clivé ont déjà été décrites par certains auteurs qui m'ont précédé sur cette voie, sans toutefois en dégager toujours la pertinence par rapport au problème qui nous occupe.

S. Freud le premier, sans en dégager totalement la portée sur le moment, a défriché le chemin dans différents textes où il mêle à la question du refoulement des formes

de retour du clivé qu'il pense alors sur le modèle du retour du refoulé lui-même. Le refoulement est le terme générique qu'il utilise pour désigner la défense primaire exercée par la psyché contre ce qui la menace. Il ne différenciera que plus tardivement les autres formes de défenses primaires que la psyché peut mettre en œuvre.

Ainsi dans *Gradiva* (1906), par exemple, où les aspects fétichiques du processus sont souvent à ciel ouvert, ce que S. Freud décrit comme effets d'ensevelissement dans la psyché, comme pétrification de la libido, se laisse mieux comprendre comme modalité de **neutralisation** d'une expérience traumatique désorganisatrice - sans doute le décès des deux parents du héros, soudés dans la mort au moment du début de l'adolescence de celui-ci - clivée et non intégrée. Dans l'urgence et pour faire face à une menace de désorganisation de la psyché, le sujet mobilise des contre-charges (S. Freud, 1920), il neutralise l'effraction traumatique au prix de l'appauvrissement de l'ensemble de la vie psychique, offrant ainsi un tableau clinique proche de celui d'Harnold au début de *Gradiva*. Le parcours du texte peut alors être compris comme la lente remise en mouvement et la lente réintégration, mais à partir d'un mouvement passionnel (Roussillon 1991), de ce qui avait dû se cliver du Moi. On notera au passage que c'est à l'aide d'un personnage féminin, dans un véritable transfert de la question du féminin sur Zoé, que ce travail de suture s'effectue. Le processus ne montre pas de véritable prise de conscience mais plutôt la possibilité pour le héros de se reconnecter, à travers perception hallucinatoire et délire, à ce qu'il avait dû couper de lui-même.

Dans *Vue d'ensemble sur les névroses de transfert*, de 1915, S. Freud évoque une autre procédure de lutte contre le retour du clivé : la **glaciation**. C'est une variante de la **pétrification** que nous avons évoquée dans *Gradiva*, mais ici le contre-investissement permanent mis en place par la psyché pour juguler un trauma antérieur - ce que S. Freud, pris dans la métaphore de la préhistoire de l'humanité, ne remarque pas comme tel -, constitue un véritable point de fixation de la libido et un point d'appel en direction de futurs refoulements. C'est sur fond de clivage et de défense contre le retour du clivé primitif, que les refoulements secondaires viennent ici s'établir, ce qui masque et révèle tout à la fois le clivage qui œuvre en sous-main.

En 1920, dans *Au-delà du principe du plaisir*, S. Freud formule la généralité de la défense contre le traumatisme primaire sous la forme de contre-charges permanentes. Il profile, en outre, la connexion clinique avec l'atteinte somatique quand il remarque que la constitution d'une zone somatique douloureuse a le même effet qu'un contre-investissement de l'état traumatique psychique. S. Freud indique alors, en passant, que le traumatisme primaire peut recevoir une réponse somatique, que l'effraction traumatique peut recevoir une **liaison somatique**, sans doute à l'origine d'une maladie psychosomatique, si elle devient une exigence permanente de lutte contre le retour du clivé.

En 1925, dans la ligne qu'il vient de profiler, S. Freud ajoute aux panoplies défensives contre le retour des formes du traumatisme primaire une autre forme de liaison intrapsychique non symbolique mais comportementale, le masochisme et

en particulier le masochisme érogène, dont il souligne, là encore, la connexion avec la question de la féminité. Le masochisme érogène s'apparente aux formes que nous venons de décrire; il fait appel au soma par la co-excitation libidinale nécessaire à l'intrication de la douleur et destinée à transformer celle-ci en plaisir. C'est un mode de liaison permanent qui agit par le retournement de la sensation, par un effet de brouillage de celle-ci, de confusion.

Nous avons déjà évoqué la question de **la suture fétichique** du clivage du Moi, c'est elle qui va permettre à S. Freud, dans la mesure où elle est celle qui offre le plus de connexions avec la sexualité et la symbolisation, de dégager le concept qui nous sert ici d'organisateur. Le fétiche possède une double face : l'une, tournée vers le refus de la castration et du manque, l'autre au contraire qui, dans un effort d'adaptation à la réalité présente au niveau perceptif, s'accommode de celle-ci. Ce qui s'est retiré de la scène intrapsychique au moment de la menace de catastrophe psychique a pu trouver secondairement un moyen de se rattacher au reste de la psyché et, ainsi, de se relier au Moi, de se suturer en lui, et donc de trouver un statut au sein de la subjectivité, mais sans pour autant être véritablement symbolisé dans ce qu'il comporte de liens avec la question de la féminité primaire.

La psychose, qui occupe aussi beaucoup S. Freud dans les mêmes années, devra attendre 1937-1938 et l'article sur *Construction en analyse* pour trouver dans **le délire** le mode de rattachement secondaire du clivé qui lui convient. Le délire est une manière de tenter de signifier secondairement le traumatisme primaire qui a dû être clivé de la subjectivité en un temps où il n'était pas signifiable ni intégrable. Ici, la liaison s'effectue à l'aide des caractéristiques du système secondaire, néanmoins abusé dans ses prémisses par l'activation hallucinatoire des traces de la zone traumatique primaire. La perception est atteinte par le retour hallucinatoire, et le préconscient se désorganise en tentant de donner un sens actuel à ce qui, du dedans, l'envahit de nouveau à la suite de la décompensation du clivage.

S. Ferenczi, parallèlement à S. Freud, a aussi développé une clinique des effets des traumatismes primaires et des clivages qui se sont mis en place pour protéger la psyché de leur impact désorganisateur. C'est à lui que nous devons les premières descriptions cliniques des effets de la mise en analyse de ces conjonctures transférentielles spécifiques. Cependant, son travail de pionnier a été entravé par la difficulté, qui était la sienne, de discriminer ce qui relevait du processus transférentiel et ce qui relevait du cadre ou de considérations techniques. Pris dans la paradoxalité de certains effets du transfert, il en devient parfois le jouet et le répétiteur malgré lui.

C'est surtout à D.W. Winnicott que je me sens redevable de ma conception d'ensemble du problème, et en particulier à son lumineux travail consacré à *La crainte de l'effondrement*. Dans cet article, sans toutefois référer directement sa description au processus du clivage, Winnicott propose une conception d'ensemble de la défense paradoxale contre le retour du clivé. Il décrit, sous la forme d'une réaction aux agonies primitives, les formes cliniques de ce que j'ai appelé le traumatisme primaire et la défense du psychisme contre leur retour catastrophique. Il permet de mettre en évidence la spécificité des formes de neutralisation du

retour du clivé qui opèrent **par retournement passif/actif** de ce contre quoi elles tentent de se dresser. Là encore, c'est la forme la plus précaire, celle dans laquelle la menace continue de peser sur l'actuel ou le futur de la psyché, qui fournit le modèle du processus général : la crainte de l'effondrement elle-même. L'effondrement réfère à une expérience antérieure agonistique qui n'a pas pu être symbolisée sur le moment : pour se protéger de son impact désorganisateur, pour survivre le sujet a dû se couper de celle-ci. Mais l'expérience non intégrée, soumise à la compulsion de répétition du fait de cette non-intégration, menace l'organisation psychique du sujet de manière permanente. De passée, elle est retournée en menace à venir, en menace concernant le futur. Dans les autres cas, la défense consistera à retourner de l'intérieur l'expérience agonistique pour s'en protéger, ce qui m'avait fait proposer en 1991 de les nommer **défenses paradoxales**. Ainsi, organiser activement un désert pour se protéger de la désertification des relations, organiser un vide psychique pour se défendre de la survenue d'un vide incontrôlable, couper les liens pour se prémunir contre la perte du lien et de la capacité de se relier à l'autre, plus classiquement abandonner pour ne pas l'être, se morceler pour se protéger de la fragmentation etc. Toutes ses procédures, quelques coûteuses quelles puissent paraître par ailleurs, ne visent au fond qu'à tenter de neutraliser la menace de désorganisation liée au retour du clivé. Le sujet se retire de l'expérience subie passivement, il se clive de celle-ci et de ses particularités, mais il se protège contre son retour en s'organisant par le retournement, il se fait agent de ce à quoi il ne peut se soustraire et qu'il ne peut accepter. Il transfère par retournement la situation historique traumatique sur le présent de son actualité ou sur son futur, par anticipation.

Les configurations transférentielles limites

Nous venons de profiler à grands traits les caractéristiques de la souffrance identitaire-narcissique, celle qui sera au centre des configurations transférentielles sur lesquelles il nous faut nous pencher maintenant.

La première remarque préalable concernant la mise en analyse de ces problématiques doit souligner le fait que, par essence, elles ne se présentent pas directement comme telles, c'est plus par leurs effets réactionnels, par leurs effets indirects sur le fonctionnement psychique qu'il faut savoir en repérer la trace. Le traumatisme primaire lui-même est perdu, non présent au Moi, éloigné par la nature même de la défense mise en place. Parfois, il infiltre en douce, vient doubler le fonctionnement psychique; le clivage infiltre les formes du refoulement dont il suit les retours, dont il épouse les formes mêmes : la souffrance identitaire se masque derrière la souffrance névrotique qui l'abrite. On ne peut négliger cette particularité des processus qui superposent transfert par déplacement, sur un mode donc métaphorisant assez classiquement décrit, et transfert par retournement, plus spécifique du retour du clivé. La difficulté historique est d'ailleurs venue de ce point de superposition des deux processus et des deux problématiques, l'une

servant de masque et de passe-muraille à l'autre. C'est la résistance au changement, la viscosité des attachements qui doivent faire soupçonner que le refoulement sert aussi à maintenir un clivage ou un retournement.

Historiquement, le processus spécifique a été décrit comme une forme de **la réaction thérapeutique négative**. Dans un premier temps l'analyse, alors centrée sur le retour transférentiel du refoulé, progresse bien, un certain nombre de bénéfices du travail analytique est envisageable. Puis, paradoxalement, l'état clinique semble s'aggraver ou l'analyse se met à stagner : soumission passive, faux self ou révolte apparaissent, d'abord de manière latérale ou modérée, puis de plus en plus centrale. Ce processus en deux temps me paraît tout à fait caractéristique. La perlaboration des défenses névrotiques commence à mettre à nu le clivage qui s'y était infiltré, le processus thérapeutique commence à être menacé d'un retournement interne. Il est typique de ce que j'appelle les situations limites de la psychanalyse.

Pour bien comprendre les enjeux de ce mouvement il est nécessaire de se pencher plus précisément sur ses particularités et ses complexités.

Tout d'abord, le processus analytique déconstruit les procédures de neutralisation du clivage; par là même, il active la menace de retour du clivé, et avec lui la menace du retour des expériences de traumatisme primaire qui commencent même à infiltrer le présent du sujet de certaines de leurs caractéristiques passées. Un premier facteur d'aggravation de l'état clinique trouve dans cette menace de retour catastrophique l'une de ses causes. Par ailleurs, l'expérience historique non symbolisée revient avec cette caractéristique-là; elle fait retour et échec à la symbolisation, elle fait retour comme expérience d'échec de la symbolisation : **l'échec tend à se répéter lui aussi**. Le travail déjà entrepris autour des formes de transfert par déplacement - c'est-à-dire ici celles dans lesquelles l'analyste est situé comme une nouvelle édition des figures parentales du sujet - masque le processus de retournement et contribue à engager l'interprétation sur une forme de résistance inadéquate. Cela renforce l'impression d'une inadéquation paradoxale du travail analytique et aggrave la souffrance actuelle du sujet et les formes de réaction à celle-ci. Le tableau clinique tend donc à se brouiller d'autant plus que l'interprétation des déplacements métaphoriques a quand même une certaine pertinence.

Le transfert a pris la forme décrite par D. Anzieu comme transfert paradoxal. Le processus se construit en double lien, par la simultanéité de deux mouvements antagonistes, incompatibles entre eux et pourtant tous deux actifs en même temps. Un transfert par retournement double le transfert par déplacement. Or, dans le transfert par retournement, l'analyste n'est pas mis à la place de quelque personnage de l'histoire libidinale du sujet, c'est la place du sujet lui-même qu'il occupe. L'analysant vient faire vivre à l'analyste ce qu'il n'a pas pu vivre et symboliser de son expérience propre, il vient lui faire sentir ce qu'il ne peut sentir en lui, il vient lui faire voir ce qu'il ne peut voir de lui ou ce qui n'a jamais été vu de lui ou trop mal vu pour être intégrable.

Le sentiment d'impasse, de situation sans issue, qui était à l'origine du retrait et du clivage historique du sujet, c'est alors à l'analyste qu'il est donné de

l'éprouver et de le supporter, c'est dans l'éprouvé contre-transférentiel que les affects clivés et répudiés par l'analysant font retour. Au transfert paradoxal correspond donc un contre-transfert paradoxal.

Pour sortir de cette impression d'impasse ou de limite du processus analytique une élaboration contre-transférentielle est indispensable; c'est de la qualité et de la profondeur de celle-ci que dépendra le devenir du travail psychanalytique.

La première dimension de cette élaboration correspond à ce qui, de l'histoire propre de l'analyste, trouve à se répéter dans la situation. C'est un pan de l'histoire infantile de l'analyste qui est réactivé par la forme en retournement du transfert, qui, rappelons-le, place l'analyste dans la position d'un enfant en détresse, désespéré par la situation, confronté à ses limites de symbolisation personnelle, à l'impuissance qui caractérise la mise en échec des coordonnées classiques de la situation psychanalytique. L'analyste ne peut se soustraire à la situation ainsi générée sans dommage pour le processus analytique et son devenir : il doit survivre psychiquement, selon la très juste expression de D.W. Winnicott, à la menace atténuée de vécu agonistique qui s'empare de la situation.

Survivre c'est-à-dire n'exercer ni retrait affectif ou intellectuel, ni rétorsion affective excessive, ni par le biais de certaines modalités interprétatives qui sont rétorsives dans ce contexte. Les interprétations de l'identification projective en cours, tentantes dès que l'analyste est un peu au fait de ce qui se trame dans le transfert par retournement, en sont le type même. L'interprétation en termes d'identification projective, même s'il s'agit bien d'un processus apparenté à celle-ci, est une manière de se soustraire au processus en cours, une manière de s'en dégager qui risque d'interrompre l'élaboration en provoquant un retour à l'envoyeur intempestif. C'est à la fois une manière de se retirer de la scène et en même temps une rétorsion. C'est du dedans, comme nous le verrons, qu'il faut pouvoir métaboliser l'enjeu de l'expérience traumatique et non par un dégagement dans lequel l'analyste sortirait de la position transférentielle dans laquelle il a été placé. Le dénouement ne peut être que très progressif et ne doit s'effectuer que dans la mesure où ce dont l'analyste se dégage puisse être simultanément intégré dans la psyché de l'analysant : l'analyste ne peut se permettre de faire le grand ou le malin, il doit accepter la limite intrinsèque à la conjoncture transférentielle spécifique à laquelle il est confronté, sous peine d'exacerber les mouvements d'attaque envieuse ou de honte qui ne manquent pas de se développer alors, au risque de fixer la réaction thérapeutique négative ou de geler de nouveau le processus de récupération en cours.

Cependant, ne pas exercer de retrait ni de rétorsion ne suffit pas pour survivre de manière adéquate au transfert paradoxal. Il faut encore que l'analyste continue de se montrer **créatif** dans son fonctionnement psychique et, pour cela, une autre élaboration contre-transférentielle s'avère nécessaire. Faute de mieux, je propose de désigner par élaboration contre-transférentielle épistémologique le travail qui s'avère nécessaire pour exercer une fonction interprétative adéquate. Il s'agit principalement d'arriver à travailler au sein de la paradoxalité, c'est-à-dire de se

mouvoir à travers des logiques au-delà du principe du plaisir, au-delà des logiques de l'espoir, au-delà des logiques de la vie et même au-delà des logiques du sujet singulier. Cela impose une élaboration contre-transférentielle de l'analyste concernant sa théorie de la cure et du fonctionnement psychique, concernant ses attendus de séance et le registre de fonctionnement de son attention libre.

Par essence, ce qui se manifeste dans le transfert concerne la zone traumatique primaire, la zone du défaut fondamental du narcissisme primaire, celle du traumatisme perdu. Ce qui concerne le trauma primaire ne revient pas sous forme représentative, sous forme de fantasme, mais sous forme sensori-perceptivo-motrice de nature hallucinatoire, ou infiltré dans des comportements ou des passages par l'acte. Cela bouleverse le registre habituel de l'écoute, plus habituée à tenter de repérer les représentations inconscientes qui se mêlent aux chaînes associatives. La sensation, la perception ne sont plus des données de l'actualité du sujet, des points de repères à partir desquels évaluer la nature des mouvements psychiques, elles deviennent des indices du retour du clivé, des traces à partir desquelles la zone traumatique va pouvoir être reconstruite. Elles ne sont plus des formes de défenses par la réalité, elles doivent être considérées comme des témoins du trauma : elles sont à interpréter. Perceptions et sensations portent une exigence de travail psychique pour l'analyste, elles appellent un travail de reconstruction et d'intégration.

Ce dernier doit s'opérer à trois niveaux qu'il faut différencier.

Il y a d'abord le travail de reconstruction historique à proprement parler. Il consiste à permettre que soit représentée la situation traumatique primaire, son contexte historique et relationnel et les effets qu'elle a produits sur les particularités du fonctionnement psychique de l'époque. Ce travail s'adresse au fonctionnement secondaire du Moi, il permet à celui-ci de trouver/créer une intelligibilité à ce qui lui revient ainsi du dedans, et à ce qui l'a blessé historiquement, c'est un travail de mise en sens. Mais l'intégration secondaire même si elle est indispensable, ne suffit pas.

Il faut aussi que ce qui avait été soustrait de la subjectivité puisse être réintégré à un niveau primaire, c'est-à-dire que la **mise en sens** impliquée par la reconstruction s'accompagne d'un travail de **remise en jeu**. Il est nécessaire que l'expérience historique traumatique soit remise au présent du Moi, dans le transfert, et qu'elle puisse recevoir une issue différente de ce que fut celle de l'histoire, que soient dégagés et intégrés ses enjeux identitaires historiques spécifiques.

Enfin, l'expérience doit pouvoir être symbolisée après-coup, à la fois secondairement et primairement. La séquence clinique suivante permettra de mieux souligner la difficulté et ce qu'elle implique.

Séquence clinique

Marie est une femme de 45 ans environ; son analyse est en cours depuis de nombreuses années. Le travail effectué jusqu'alors est relativement satisfaisant, mais quelque chose d'essentiel à son économie d'être reste encore inélabore.

Un transfert passionnel intense a marqué les premières années de son analyse; il a permis de perlaborer une partie importante des défenses narcissiques que Marie avait mis en place pour faire face à une panphobie et à des angoisses primaires intenses, liées elles-mêmes à une imago maternelle bouchée, sans manque et sans disponibilité interne. Elle a ainsi développé pendant plusieurs années une forme de folie privée de transfert mettant mon contre-transfert à rude épreuve et menaçant en permanence la situation psychanalytique de dissolution. Est alors devenu possible un travail de reconstruction des particularités de la relation maternelle primaire et des nombreux aspects de séduction narcissique que celle-ci comportait. L'état clinique et le mode de présence transférentielle de Marie se sont ainsi modifiés de manière notable, mais sans cependant permettre la disparition totale de certains éléments phobiques, notamment ceux qui concernent sa peur des tunnels ou des espaces fermés et clos. Dans ces situations, une menace d'attaque de panique reste présente, en particulier si Marie se trouve seule ou en présence d'une personne à qui elle ne peut dire en détail les particularités de ce qu'elle éprouve.

Une période dépressive a suivi le premier temps passionnel de la cure; le père de Marie est décédé et une partie du travail a consisté alors à dégager les représentations conscientes et inconscientes paternelles de l'effet d'une emprise maternelle disqualifiante et psychotisante. Ce travail a permis à l'analysante de nouer une relation amoureuse stable et satisfaisante avec un homme avec qui elle vit maintenant.

Au moment où se situe la séquence que je souhaite évoquer ici, restent cependant insuffisamment élaborées les menaces d'attaque panique dans certaines situations fermées et closes. Leur élaboration est difficile dans la mesure où toute situation risquant d'en provoquer la survenue est systématiquement évitée : bien peu de matériel est donc disponible. Marie ne peut me quitter tant que la menace persiste, mais celle-ci ne peut guère être amenée en analyse dans la mesure de l'intensité de son évitement. Un pan du transfert négatif reste ainsi clivé des processus intégrateurs; je ne vois guère comment aller le chercher de manière dynamique et non forcée.

Dans les derniers mois, une circonstance conjoncturelle m'a cependant donné espoir que soit possible une certaine élaboration, une certaine mise au présent de la cure et du transfert du fond traumatique sous-jacent à l'angoisse. Privée régulièrement de voiture, Marie devait prendre un autobus pour venir à ses séances. Allait ainsi pouvoir se poser la question d'un espace fermé dont elle ne contrôlait pas l'ouverture – situation pivot de la difficulté non élaborée. Marie fait quelques tentatives pour monter dans l'autobus qu'elle doit prendre pour se rendre chez moi. Mais dès que celui-ci referme ses portes sur elle, l'angoisse monte, prend le caractère d'une véritable panique dans laquelle il n'est plus possible de penser ou de se représenter quoi que ce soit, quelque chose en elle devient sourd et aveugle à tout fonctionnement psychique, une seule urgence demeure : quitter au plus vite le lieu, sortir à tout prix. Il lui arrive une fois ou deux de faire ainsi des sauts de

puce, montant à un arrêt descendant dès que possible etc. Mais l'expérience de terreur ne disparaît pas dès que la situation déclenchante est éloignée, elle persiste au-delà et il arrive à Marie, arrivée à pied à sa séance, d'être encore sous le coup de la panique, dans un état de terreur sans nom, et de passer la séance prostrée, à se remettre lentement. Le spectacle qu'elle offre alors est saisissant, elle est coupée de la relation pendant un bon moment, se tord les mains, se frotte les membres, se recroqueville sur elle-même, sursaute, effrayée, au moindre bruit. La séance est alors uniquement consacrée à lui permettre de retrouver le contact avec elle-même et avec moi, à lui permettre de sortir de l'état de terreur et de surdité psychique. J'ai parfois l'impression aussi qu'elle en rajoute et qu'une certaine exploitation intersubjective vient se mêler à l'angoisse, qu'une certaine érotisation participe à créer le climat particulier de ces moments. Les séances de terreur alternent avec d'autres où soit qu'elle soit venue directement à pied, soit qu'elle ait trouvé à se faire accompagner en voiture, elle est délicatement allongée sur le divan, murmurant à peine, à la limite de l'audible, elle geint, se plaint, se désespère de jamais pouvoir en sortir. Elle semble alors à peine oser exister.

Quant à moi, je m'efforçais de faire avec elle un certain travail de mise en lien des expériences actuelles dans l'autobus avec celles de la latence où elle prenait le car avec sa mère pour les vacances ou pour faire une visite en Savoie, dans le village natal de son père. Dans l'autocar qui l'emmenait ainsi chez sa grand-mère paternelle, elle était systématiquement prise de malaises physiques, de nausées, de vomissements, sous le regard froid et dégoûté de sa mère, toutes deux sous le regard peu bienveillant des autres voyageurs du car qu'elles empuantissaient de l'odeur du rejeté, vomi à même le sol.

Le chemin du père, de l'origine du père, en compagnie d'une mère suant l'angoisse, rejetante, phobique du contact avec sa fille, froide, à distance, silencieuse mais brusque dans ses gestes, se déroulait ainsi dans la honte de soi, dans une honte d'être où il valait mieux disparaître, se faire oublier et tenter de faire oublier ce qui émanait du couple de la mère et de la fille. Nul lieu dans cette mère pour accueillir l'indigérable de sa fille, nulles paroles pour tempérer la honte et l'angoisse, nulle ouverture pour donner de l'air, du sens à tout cela; le voyage se poursuivait, interminable, sans fin et sans issue, sans représentation, sans même plus aucun ailleurs où se ressaisir de soi et de son expérience.

La réédition, dans le temps des séances analytiques, avec l'extrême difficulté qu'on imagine dans le transfert, d'états équivalents à ceux de l'époque, ma présence attentive, mon effort pour essayer de l'aider à formuler ce qu'elle éprouvait, tout autant qu'à essayer de représenter ce qui ne pouvait être formulé concernant la direction paternelle de ces voyages, permirent une première élaboration, peut être moins du vécu agonistique lui-même, que de son entourage, de son contexte symbolique d'émergence. Je cherchais, en particulier, à essayer de comprendre ce qu'elle vomissait ainsi psychiquement, ce qui, de non-digéré de son histoire, tentait ainsi autant de s'expulser que de se faire reconnaître. Je tentais ainsi de maintenir un lien avec la question de la place de son père entre elle et sa mère.

Nous avons déjà pu retrouver trace des nombreuses disqualifications de la fonction paternelle dans la parole de la mère de Marie : il est vrai que le père, par son comportement excitant et bien rarement paternel, prêtait volontiers le flan aux attaques maternelles, qu'il ne résistait guère à celles-ci. Cependant, si ce travail avait pu libérer quelque chose de la possibilité de Marie de réinvestir son père autrement, il n'était pas parvenu à instaurer une véritable fonction tierce dans son fonctionnement psychique. Le père renvoyait à l'univers maternel, qu'il ne savait lui-même comment aborder. Au moment de l'adolescence, alors que Marie avait tenté de quitter ses parents et de prendre ses distances avec eux, son père était venu la supplier de réintégrer la maison familiale pour le bénéfice de sa mère qui ne supportait pas son absence. Trouver une fonction tierce paternelle au-delà du père lui-même, retourner aux sources de ce que peut et doit être un père, tels restaient les enjeux vitaux de Marie.

L'introduction de ces questions dans le fil de l'analyse amena la remémoration progressive de certaines scènes dans le lit de sa mère. C'est le début de la soirée; le père est encore au travail, il ne rentrera que beaucoup plus tard. La mère se couche, Marie la rejoint dans son lit, la mère s'endort ou feint de s'endormir. Marie veille, quant à elle, troublée par la proximité du corps de sa mère endormie. Lentement, sans la réveiller elle approche sa main jusqu'à toucher ce corps, s'approcher des cuisses puis du sexe de sa mère. La mère dort-elle vraiment, dormait-elle vraiment? maintenant, sur le divan, Marie s'interroge avec effroi. Ces scènes sont évoquées par Marie avec grande difficulté, beaucoup de honte et de culpabilité. Je suis perplexe sur ce que je peux en faire, quant à moi, en cours de séance. Tout semble se passer comme si je ne devais surtout pas bouger ni me manifester d'aucune sorte pendant qu'elle rappelle en murmurant les circonstances que je viens de relater. La scène suppose l'absence du père ou de tout autre personnage; la question de savoir si la mère est éveillée et feint de dormir est cruciale pour Marie, elle commande la question de la part de sa mère dans le fantôme d'inceste qui hante la scène.

D'un coup, la scène change; la clé du père vient de faire entendre son bruit caractéristique dans la serrure; il rentre, la mère est bien éveillée, cette fois; Marie se précipite dans sa chambre pour rejoindre son lit : il ne faut pas que son père la trouve couchée près de sa mère, il ne faut pas qu'il puisse surprendre les amantes dans le même lit. Le réveil immédiat de la mère au retour du père interroge de nouveau sur son sommeil pendant la scène.

L'évocation de ce scénario historique en cours de séance reproduit celui-ci dans le climat de la séance elle-même : si je me manifeste, c'est le retour du père et la disparition des circonstances du crime. Marie passe alors à autre chose, comme si de rien n'était, comme si un clivage se rétablissait immédiatement. Ce que je finis par suggérer à Marie, sans effets notables, la chose psychique ayant disparu du présent du transfert, la reproduction se faisant à l'identique ou disparaissant, elle ne peut se représenter ni se symboliser. Je suis ainsi réduit à une certaine impuissance analytique.

Cependant des vacances approchent, l'ami de Marie a projeté d'utiliser celles-ci pour un voyage à Venise. Marie accepte, tout en pensant immédiatement, dans la panique, au trajet en train. Les séances qui suivent seront intégralement consacrées à la préparation psychique du voyage à Venise. Marie passe en revue ce qui risque de se produire pendant le séjour dans le train; chaque fois qu'elle se projette par la pensée dans la situation, elle est envahie par l'angoisse et la terreur, la simple évocation du moment du voyage produit un état de débordement. Le train est lancé à toute allure, rien ne peut l'arrêter ni le freiner, il fonce aveugle et sourd à sa détresse. Elle-même est prise dans la tourmente, devient comme folle, sourde et aveugle aussi à tout ce qui pourrait venir mettre du sens ou modérer l'intensité de son effroi. Sur le divan Marie se tord ou tord ses mains, frappe contre le mur, se débat, comme sous le coup de l'hallucination de la situation phobogène.

Lors d'un moment où je la sens potentiellement moins envahie et plus présente, je fais le lien entre ce train lancé à toute allure, sans frein, avec certains moments du début de son analyse où, ivre, elle fonçait en voiture dans une descente jusqu'au choc de l'accident, puis le lien avec d'autres moments antérieurs de son enfance où, sous le regard de son père, ravi et jubilant, elle fonce en vélo, tombe, se relève et repart, retombe... ou encore où elle se fait rouler sur la plage dans des vagues déferlantes, toujours sous le regard de son père l'exhortant à continuer, jusqu'à ce qu'elle finisse par se relever, la peau tout écorchée par les graviers, quasi assommée.

Le chemin du père, la route du tiers, passe par une machine pulsionnelle automatique, compulsive, aveugle à sa souffrance, tel un train qui fonce sans limites ni signal d'alarme, sourd aux besoins du Moi, jusqu'à l'anéantissement. L'enfermement est double, paradoxal, il est aussi bien enfermement dans un monde maternel clos, sans issue, qu'emballlement paternel aveugle et indifférent vers la mort. Marie gagne un peu de jeu à la suite de mes interventions qui freinent l'emballlement et commencent à produire un effet signal d'alarme au sein de son fonctionnement psychique à boulets rouges, mais l'angoisse d'enfermement reste intense. À l'angoisse du voyage se mêle celle de l'absence, puisque ses vacances sont légèrement décalées des miennes et que, pour la première fois dans son analyse, Marie va devoir manquer certaines séances.

Dans le contexte transférentiel que j'évoque, il n'étonnera guère ceux qui sont rompus à l'analyse des troubles identitaires-narcissiques que je souligne que les absences confrontent Marie à une difficulté dans la représentation et la conservation interne d'un objet transférentiel protecteur ou auquel elle puisse recourir dans la séparation. Aussi bien, une autre composante du contexte transférentiel concerne la manière dont elle va pouvoir m'évoquer en elle, quand elle sera à Venise, et dont elle va pouvoir faire face, dans l'absence, à l'inconnu du séjour dans cette ville.

Nous arrivons ainsi à la dernière séance avant son départ, son angoisse reste présente, même si elle s'est un peu atténuée au fil de mes interventions. Elle essaye de se rassurer en évoquant la possibilité de parler pendant le voyage avec son ami;

il sait ses difficultés et s'est toujours montré disponible, patient et tolérant face à celles-ci. Cependant, pour la première fois de manière aussi claire, elle s'interroge sur les raisons qui peuvent expliquer ce qu'elle éprouve dans les endroits fermés et clos et sur les expériences passées qui peuvent être présentes derrière son angoisse. J'ai l'impression que, cette fois, il s'agit d'une vraie question qui attend de ma part une réponse ou tout au moins une intervention.

Elle remarque que dès qu'elle en parle, ça change, ça ne veut pas se faire appeler, il ne faut pas qu'il y ait de mots. J'interviens pour lui dire qu'elle a sans doute déjà vécu de telles expériences avant d'avoir le langage à sa disposition pour pouvoir mettre des mots et dire ce qu'elle éprouve. Et j'évoque des expériences de tout petite enfant, enfermée dans les bras de sa mère, sans pouvoir fuir ni se représenter ce qui se passait, sans qu'elle puisse avoir l'idée d'un temps et d'une fin, avant le langage, avant la découverte du temps. Elle pense à sa mère au visage fermé. Dans les autobus aussi elle avait l'impression que les visages étaient fermés, ça n'a pas de fin. Je souligne le paradoxe de l'expérience à la fois fermée et sans limites.

Elle pense ensuite qu'il lui faudrait pouvoir se sentir, qu'elle devrait faire beaucoup de gymnastique avant de prendre le train, pour être courbatue, avoir mal aux muscles à chaque mouvement pour pouvoir sentir et se sentir, car ce qui la terrorise le plus c'est de ne plus se sentir, de ne plus rien sentir, de ne plus être présente, de couper complètement le contact avec les autres, d'être perdue, seule et perdue en elle-même. Au fur et à mesure que je l'écoute, je me surprends à repenser aux scènes dans le lit de sa mère, à ce qu'elle cherchait dans l'entre-jambes de celle-ci. Elle, perdue, hors d'elle-même, cherchant une issue, cachée à elle-même, souhaitant que quelqu'un la cherche, la trouve, lui indique une issue. Un jeu de cache-cache primaire dans lequel elle se serait perdue, où il s'agirait d'être cherchée et trouvée par quelqu'un pour pouvoir sortir et se retrouver soi, reprendre le contact avec soi, se ré-habiter. Enfermée, elle est hors d'elle, elle est enfermée hors d'elle. Ce serait la figure paradoxale de la juxtaposition de l'enfermement et de l'emballlement : fermée au-dehors.

Je décide d'intervenir pour lui rappeler les scènes dans le lit de sa mère où elle approchait sa main du sexe de celle-ci où elle touchait celui-ci, l'explorait. Je mets son mouvement en lien avec un mouvement pour chercher l'ouverture, la sortie, pour chercher l'issue. Et en même temps, je souligne le caractère impensable et interdit de ces tentatives, et son désarroi à chercher là une issue, à chercher là comment rentrer en elle.

Elle évoque alors son impression d'avoir vécu des choses impensables, puis se tait un moment, plus calme, comme apaisée. Elle poursuit ensuite la séance en évoquant son petit chat qui doit manger pendant son absence, qu'il faudra penser à rentrer le soir, mais ça lui paraît moins inquiétant d'un coup. Sa mère ne va pas supporter qu'elle s'éloigne... Elle ne m'entend plus, ça lui fait vide. Hier, elle a entendu le vide, il n'y avait plus de circulation dehors, elle a entendu le vide dans ses oreilles; un vide épais, compact, impossible à remplir, un bloc de vide. J'interviens pour lui parler du lien entre ce vide et le mode absent de la présence

de sa mère, au visage fermé, ailleurs, vide d'elle, sans écho à elle-même. Elle évoque alors l'impression qu'elle a eu l'autre jour, les gens devenaient plats, comme des polichinelles, comme un décor de carton pâte. Et ainsi de suite...

Le vide, que Marie ressent comme une chose concrète, renvoie sans doute à celui de l'objet maternel, celui de l'absence de réponses maternelles, c'est le vide du dehors, sans doute aussi, à lui mêlé, celui qui résulte de l'expulsion des traces, espaces et représentations internes de son manque, de la représentation-chose de celui-ci, de la représentation faite chose, ramené à l'état de chose par le processus d'externalisation hallucinatoire.

Dans la souffrance narcissique-identitaire, on est confronté à l'évacuation du vide, au paradoxe du vidage du vide, des espaces qui signalent la place du manque à être, du manque à représenter de l'expérience de soi. La représentation de l'absence de représentation est elle-même évacuée, est elle-même irreprésentable.

Dans la séquence clinique que je viens d'évoquer, c'est cet espace d'ouverture qui est recherché dans le sexe de la mère, condensé à celui-ci. La représentation d'une absence de représentation, la représentation de la féminité primaire, sont ici condensées et concrétisées dans la réalité du sexe de la mère, ce qui du même coup en barre l'accès possible, lui confère une valeur incestueuse et enferme la quête de l'ouverture dans un paradoxe et une impasse. Mais cette quête d'ouverture est aussi la recherche d'un espace par où rentrer en soi, par où retrouver le contact avec l'intériorité. La figure de la bande de Möbus n'est pas très éloignée de la forme que prend ce mouvement, qui suppose un double retournement.

C'est dans un même mouvement que l'ouverture vers soi et celle en direction du manque de l'objet se constitue, mais ici c'est dans un même mouvement qu'elles se ferment, c'est là tout le problème de l'inceste. Or, si cette question n'a pas reçu d'issue historique, elle doit en trouver une dans l'actualisation transférentielle pour autant que la répétition de la conjoncture historique en laisse la possibilité. C'est là toute la question de pouvoir trouver une issue symbolique à ce qui n'a reçu historiquement qu'une forme concrétisée dont l'impasse tient précisément dans cette forme directe et dans la communauté incestueuse qu'elle implique. Il s'agit, en effet, que la communauté de déni des différences et du manque puisse aussi être dénouée, et elle ne peut l'être que si la violence qu'elle tient éloignée peut être réintégrée dans l'espace psychique. Ce sera là un des enjeux essentiels de la poursuite de la cure de Marie.

D'une manière plus générale, la reconstruction des circonstances précises de l'installation historique du traumatisme primaire et des impasses qu'il implique ouvre la possibilité que viennent, au présent du transfert interprétable, les processus en tout ou rien qui bloquent l'élaboration, fragment par fragment, de la configuration traumatique. C'est elle qui rend possible que la destructivité et l'envie primaire ne se retournent pas sans cesse contre le travail psychique, limité et partiel par essence ou, du moins, que puisse devenir interprétable la manière dont le sujet-analysant ne cesse d'attaquer le processus de symbolisation au nom de son incomplétude.

L'état traumatique primaire a été caractérisé par le fait que l'état de détresse, transformé en état de manque par l'idée d'un recours possible à l'objet, a dégénéré au-delà du manque, du fait de l'inadéquation historique de réponses des objets de l'époque. L'état de manque, la perception endopsychique de celui-ci – précondition pour qu'une symbolisation primaire des mouvements pulsionnels et des besoins du moi puisse advenir – se dégrade en état agonistique de désespoir ou de terreur. Le sujet s'organise contre le manque et l'expérience des limites qu'il véhicule, il s'organise contre la représentation d'une absence de représentation, partant il s'organise contre la possibilité du travail de symbolisation. Il se coupe de lui-même et de l'expérience agonistique qui l'habite, il se place hors de soi et hors du manque, il évacue le manque, vide le vide matriciel de celui-ci. Cependant il se trouve alors, par l'effet même de sa défense, enfermé dans un espace clos, sans ouverture, sans issue, confronté aux effets létaux de la pulsion de mort.

L'issue, la séquence clinique précédente l'explique assez, passe par la représentation du manque dans l'objet. Si celle-ci est bouchée par le déni de son manque propre, c'est l'impasse. Sans manque ni espace interne repérable au-dedans, sans manque ni espace d'accueil au-dehors, le sujet est privé d'issue, l'élaboration psychique ne peut trouver de place acceptable; la pulsion n'est pas intégrable, elle menace le moi et la psyché d'un retour désorganisateur qui, à son tour, commande la mise en place des défenses narcissiques.

Or le sujet ne peut réintégrer son manque propre de l'intérieur, ses expériences historiques ont associé celui-ci aux vécus agonistiques sans recours, désespérants, contre lesquels le sujet ne peut que rentrer en lutte pour sa survie. C'est de l'extérieur que celui-ci peut revenir, c'est par le manque dans l'objet qu'une issue peut se profiler, mais celle-ci est alors menacée de séduction narcissique, le sujet risquant de se coller au manque de l'objet pour continuer à vivre.

Dans les zones d'organisation limites de la psyché, la rencontre avec la question de la séduction narcissique est inévitable; elle infiltre en permanence le travail psychanalytique, menace de ses effets toute l'élaboration du traumatisme. C'est d'ailleurs sans doute ce qui a rendu si difficile sa théorisation et son abord clinique.

Conclusion

Je terminerai cette réflexion par quelques remarques pour tenter de mettre en perspectives certains aspects de cette difficulté.

Notons d'abord que celle-ci résulte de deux impératifs de l'élaboration transférentielle du narcissisme primaire et des défenses narcissiques qui se sont mises en place pour tenter d'en juguler le retour désorganisateur. Le travail de reconstruction du contexte relationnel du traumatisme est indispensable, mais celui-ci n'a pas produit, bien qu'il soit inoubliable, un travail de mémoire représentative. Par essence, le traumatisme primaire n'est pas représenté, donc pas remémorable, ce qui ne veut pas dire qu'il n'a pas eu d'effets psychiques, qu'il ne produise pas d'effets repérables; simplement ceux-ci ne sont pas de nature représentative. C'est

par l'angoisse, par les défenses mises en œuvre, par des retours perceptifs-hallucinatoires qu'il se fait reconnaître et témoigne de sa présence sous-jacente au fonctionnement psychique.

Tout travail de reconstruction doit donc se porter au-delà de la mémoire du sujet, au-delà de sa prise représentative, c'est un travail d'invention de l'analyste qui repose sur la capacité de celui-ci d'imaginer ce qui a pu, ce qui a dû, se passer à partir des indices que le transfert lui fournit. Ce travail, on s'en doute, est aventureux; il repose sur la créativité de l'analyste, donc potentiellement sur ses projections contre-transférentielles; il nécessite une prise de risque et une sérénité suffisante de l'analyste à être suffisamment bon et suffisamment tranquille avec les effets de séduction ainsi immanquablement impliqués. Il se heurte en outre à l'inévitable négativité mobilisée d'une part, par les effets des défenses narcissiques alors particulièrement exacerbées et, d'autre part, par les conditions même de l'appropriation subjective qui passe par des temps de négativité incontournable¹.

On a pu dire que les structures pré-génitales étaient caractérisées par le fait que la haine l'emportait sur l'amour. Il me semble cependant plus judicieux – on ne voit pas pourquoi certains sujets seraient plus en proie à la haine que d'autres indépendamment de leur histoire – de rapporter l'intensité de la destructivité aux particularités des défenses narcissiques mobilisées par la présence d'une zone de traumatisme primaire activée dans le transfert, et aux particularités du processus d'appropriation subjective alors impliqué par sa mise en analyse.

La seconde difficulté impliquée par la présence d'une séduction narcissique dans l'élaboration transférentielle concerne la question de l'objet. Comme Winnicott le souligne, l'analyste aime bien être en mesure de pouvoir considérer que ce qui concerne l'objet est le fruit des projections du sujet. La réalité de l'objet et de ses particularités est ainsi transitionnellement suspendue et rendue indécidable. J'ai déjà souligné que l'élaboration du traumatisme primaire passait par la question de l'objet et plus particulièrement celle de son manque, celle du manque repéré dans l'objet comme préalable à la reconnaissance de celle du manque du sujet lui-même. Cette élaboration rencontre donc de manière frontale la question d'un objet au-delà des projections du sujet lui-même, celle de la question d'un objet considéré en soi et non plus simplement pour soi. Cette problématique a été repérée par Winnicott comme étant celle de l'utilisation de l'objet², qui doit être soigneusement différenciée de celle de la relation d'objet concernant les modalités de traitement d'un manque accepté et repéré. La question de l'utilisation de l'objet renvoie de manière essentielle à la manière dont l'objet organise son rapport au manque dans la relation au sujet, à la différence de la relation d'objet, qui concerne la manière dont le sujet organise son rapport personnel au manque dans le rapport à l'objet. L'objet utilisable est celui qui intègre le manque dans son mode de rapport au sujet, certaines modalités du manque qui caractérisent sa propre relation au sujet. Le sujet a dû se construire en fonction de ces particularités de l'objet qui impliquent certaines réponses spécifiques de celui-ci aux mouvements pulsionnels du sujet lui-même.

Dans les situations limites cette question est tout à fait cruciale, l'analyse ne peut être conduite sans que le registre de l'utilisation de l'objet ne soit mis au présent du transfert. Autrement dit, il n'y a pas moyen d'éviter traditionnellement la question de la réalité de l'objet dans la relation au sujet, pas moyen de suspendre cette question. Son évitement rend, en effet, inintelligibles les mouvements du sujet qui ne se comprennent bien qu'en réaction aux particularités de l'objet; par ailleurs, il entretient le fantasme d'auto-engendrement sous-jacent aux défenses narcissiques.

Mais là encore, cette mise en question de l'objet historique ou actuel ne va pas sans difficultés techniques particulières. On s'attaque ainsi, en effet, aux aspects narcissiques du masochisme par lesquels le sujet préfère se sentir coupable et puni de ce qui se produit en lui (c'est le besoin de punition évoqué par S. Freud à propos de la réaction thérapeutique négative et du masochisme qui la caractérise), plutôt que de le rapporter aux effets réactionnels des réponses de ses objets et à l'impuissance à laquelle celles-ci le confrontent ou l'ont confronté. Une telle mise en question impose aussi une analyse de la manière dont le sujet a intériorisé les failles de la fonction symbolisante de l'environnement, avec lequel il entretient des communautés de déni, pour reprendre l'expression de M. Fain, ou le partage des clivages et des processus d'évacuation ou de forclusion du manque et de la vie pulsionnelle ou de certains aspects de celle-ci.

Cette analyse doit se développer, par ailleurs, dans un contexte où menacent sans cesse les effets de pouvoir et d'aliénation narcissique qui caractérisent les conjonctures dans lesquelles la séduction narcissique est au premier plan de l'analyse. Or, c'est dans ces conjonctures transférentielles que l'analyste aimerait le plus pouvoir s'en tenir aux paramètres classiques de l'interprétation, là où son Surmoi lui assure le plus de protection contre les effets de séduction par l'interprétation, et ne pas risquer de se compromettre trop dans des hypothèses reconstructives, qui sont nécessairement aventureuses.

On sent bien ici que la difficulté contre-transférentielle majeure consiste dans le fait que l'analyste est alors nécessairement confronté, dans la mesure même des risques qu'il ne peut manquer de prendre, à la question de ses propres manques à être, ses propres limites, voire les propres failles du fonctionnement de ses processus de symbolisation personnels. La chose a été soulignée plus d'une fois. L'analyste est ainsi sollicité à poursuivre son analyse personnelle pour être en mesure de faire face à ce à quoi il est confronté. On peut même dire que la poursuite heureuse de l'analyse dépend de la capacité de l'analyste à revivifier son propre mouvement auto-analytique. La question du manque dans l'objet a ainsi pris la forme de la question du manque chez l'analyste lui-même, elle s'est ainsi transférée dans l'analyse, seul lieu où elle peut recevoir une nouvelle issue symbolique.

Je terminerai sur cette remarque essentielle. L'analyse des conjonctures narcissiques-identitaires confronte l'analyste aux limites de l'analyse, aux limites de la technique analytique classique, à la nécessité d'inventer sur mesure pour

cette analyse-là la façon, comme le dit Winnicott, de cesser psychanalytiquement d'être psychanalyste au sens classique du terme. Réinventer une autre manière d'être psychanalyste dans cette situation-là, c'est-à-dire, peut-être, réinventer la psychanalyse pour soi-même, la réinstaurer, réinventer une psychanalyse qui intégrerait dans son concept de la réalité psychique la question de l'impact de celle de l'autre, l'impact de celle des objets investis pour se construire, telle est sans doute la nécessité à laquelle l'analyste est alors une fois de plus confronté. Mais n'est-ce pas là, après tout, la nécessité de toute analyse?

rené roussillon
12, quai de serbie
69006 lyon

Notes

1. Voir R. Roussillon, 1995. Sur ces points voir en particulier R. Roussillon, 1998.
2. Sur ces points, voir R. Roussillon, 1997.

Références

- Freud, S., 1906, *Délires et rêves dans la Gradiva de Jensen*, Paris, Gallimard, 1971.
- Freud, S., 1920, Au-delà du principe du plaisir, in : *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1970.
- Freud, S., 1915, Vue d'ensemble sur les névroses de transfert, in : *Œuvres complètes*, vol XIII, 281-303, P.U.F., Paris.
- Freud, S., 1924, Le problème économique du masochisme, in : *Névroses, psychoses et perversions*, 287-297, Paris, P.U.F., 1973.
- Freud, S., 1925, La négation, in : *Résultats, problèmes, idées II*, 135-141, Paris, P.U.F.
- Freud, S., 1937, Constructions dans l'analyse, in : *Résultats, problèmes, idées II*, 269-283, Paris, P.U.F.
- Freud, S., 1938, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1967.
- Roussillon, R., 1991, *Paradoxe et situations limites de la psychanalyse*, Paris, P.U.F.
- Roussillon, R., 1995, L'aventure technique de Sandor Ferenczi, *Revue Française de psychanalyse*, P.U.F., Paris.
- Roussillon, R., 1997, La fonction symbolisante de l'objet, in *Revue française de psychanalyse*, n° 3, Paris, PUF.
- Roussillon, R., 1998, Interpréter, construire, jouer peut-être, in « Le démon de l'interprétation », n° 4 de *Le fait de l'analyse*, Paris, Autrement.
- Winnicott, D. W., 1975, La crainte de l'effondrement, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 10, 35.